

Environnement

Les forêts, victimes et acteurs du changement climatique

La forêt est non seulement un potentiel de stockage de carbone, mais aussi une valeur économique qui peut aller jusqu'à 400 dollars par hectare en Méditerranée, estime un expert.

BARCELONE, de Suzanne BAAKLINI

On l'oublie souvent, mais les forêts sont aussi des foyers d'économie locale (écotourisme, exploitation du bois et d'autres produits...) qui, dans un cadre plus global, jouent un important rôle de stockage du carbone, une fonction non négligeable dans la réduction des émissions de gaz à effet de serre.



Une belle forêt catalane dans la région de Tarragona, la réserve de Poblet.

l'urbanisation... On peut alors prévoir des programmes et des ressources auprès des acteurs concernés. »

Il ajoute : « Parmi les axes à prendre en compte, il faut réfléchir à des initiatives comme les paiements pour les services qui visent à préserver les écosystèmes en rémunérant ou en offrant des motivations à certains acteurs comme les agriculteurs ou les propriétaires de terrains boisés qui ont des pratiques de gestion durable. Une autre approche, liée à la première, vise à mettre en place un système de fonds, des mécanismes de financement alimentés soit par les deniers publics, soit par le secteur privé, comme une fiscalité pour les forêts, par exemple.

Au Liban, l'initiative de 40 millions d'arbres (programme national de reboisement) ouvre la voie à des bailleurs de fonds publics ou privés de se retrouver pour financer ce programme ambitieux. »

Reconnaître la valeur économique des forêts

Ludwig Liagre déplore cependant qu'à l'heure actuelle, le financement de projets relatifs à la forêt méditerranéenne reste insuffisant. Il souligne que de manière générale, la recherche de fonds pour les forêts n'est pas affaire aisée. « Le secteur forestier a une rentabilité de long terme, d'où la difficulté de convaincre les investisseurs, explique-t-il. Voilà pourquoi, à

mon avis, le secteur forestier devrait être une priorité du secteur public. Les citoyens, pour leur part, doivent prendre conscience de l'importance de préserver les forêts pour leur bien-être. Si les intérêts des deux se rencontrent, on pourra concevoir une démarche de solidarité nationale, de la fiscalité nationale ou locale, pour des projets forestiers. »

Les forêts, souligne-t-il, ont une valeur économique importante. « Pour les forêts méditerranéennes, cette valeur peut aller jusqu'à 400 dollars par hectare, dit-il. Au Liban, on serait même au-delà de ce chiffre. Ces valeurs nécessitent une reconnaissance. Aujourd'hui, si la sphère publique ne le reconnaît pas, il faut investir dans la communication, dans la sensibilisation, dans les études, pour mesurer l'importance économique des forêts, reconnaître leur valeur et y financer des projets. »

Les forêts nouvelles reboisées et les forêts anciennes ont-elles la même valeur ? Il est difficile de faire ce calcul, répond-il, cela dépend de la méthodologie employée et de l'utilisation qu'on veut faire de la forêt. Mais il est sûr que les forêts primaires ont une valeur patrimoniale, en termes de mémoire et de la valeur culturelle qui dépasse probablement celle de la forêt plantée. »

À savoir que le Liban, suite à un projet financé dans plusieurs pays de la région Mena par l'Agence allemande de développement, GIZ, a présenté, par le biais de son ministère de l'Agriculture, son plan national de reboisement comme une Nama (« Nationally Appropriate Mitigation Action »), une action nationale visant à réduire les émissions de gaz à effet de serre.

Le Costa Rica, « laboratoire de gestion des forêts »

Un pays qui a réussi à sensibiliser près de 75 % de sa population à la gestion environnementale en une vingtaine d'années, et qui est passé d'une couverture de forêts de l'ordre de 23 % à 52 % aujourd'hui, ce n'est pas banal. Et pourtant, c'est le cas du Costa Rica, un petit pays d'Amérique centrale de 51 000 kilomètres carrés et un peu moins de cinq millions d'habitants. Rencontré en marge de la semaine forestière méditerranéenne, Felipe Carazo, directeur exécutif de « Fundecor », un think-tank costaricain qui planche sur des questions de développement, explique comment ce pays a réussi un tel tour de force.

Le facteur déclencheur de cette transformation a été la Convention de Rio, en 1992. « Le Costa Rica a été capable de devenir très rapidement une sorte de laboratoire pour la gestion environnementale », affirme Felipe Carazo. La réflexion a porté sur des mécanismes innovants pour financer le développement des services en forêt, et le Costa Rica a opté,

entre autres, pour une taxe sur le feu. Si le pays dispose d'un réseau important d'aires protégées sur les terrains publics, l'une des clés du succès de sa gestion environnementale, selon l'expert, a été d'embarquer dans le processus les propriétaires de terrains privés boisés, par des mesures incitatives. Ces mesures ont poussé cette catégorie, comme les agriculteurs d'ailleurs, à adopter et maintenir de bonnes pratiques de gestion. Les mesures ne se sont pas limitées au reboisement, mais aussi à l'amélioration de la qualité de l'eau. Outre la sensibilisation et les mesures d'entretien, les autorités costaricaines ont établi un fonds nourri par les propriétaires de concessions comme par les consommateurs. Felipe Carazo estime qu'en matière de gestion environnementale, il n'y a pas de recette. Il faut, selon lui, étudier le contexte d'un pays, employer les outils disponibles (il peut s'agir de lever des fonds, mais il y a d'autres options), et, surtout, être « créatif ».

La Nuit des musées, ce soir : suivez le guide !

La Nuit des musées aura lieu ce soir, vendredi 27 mars. Organisé par le ministère de la Culture à l'occasion du Mois de la francophonie, l'événement est créé en premier lieu pour sensibiliser le plus large public à la richesse d'un patrimoine commun et attirer les familles et les jeunes vers ces musées « si proches mais qui paraissent parfois lointains ! » Durant une soirée, de 17h jusqu'à 23h, dix musées ouvriront gratuitement leurs portes au public, créant une véritable dynamique de la culture...

D'Antélias à Balamand, trois temples à visiter

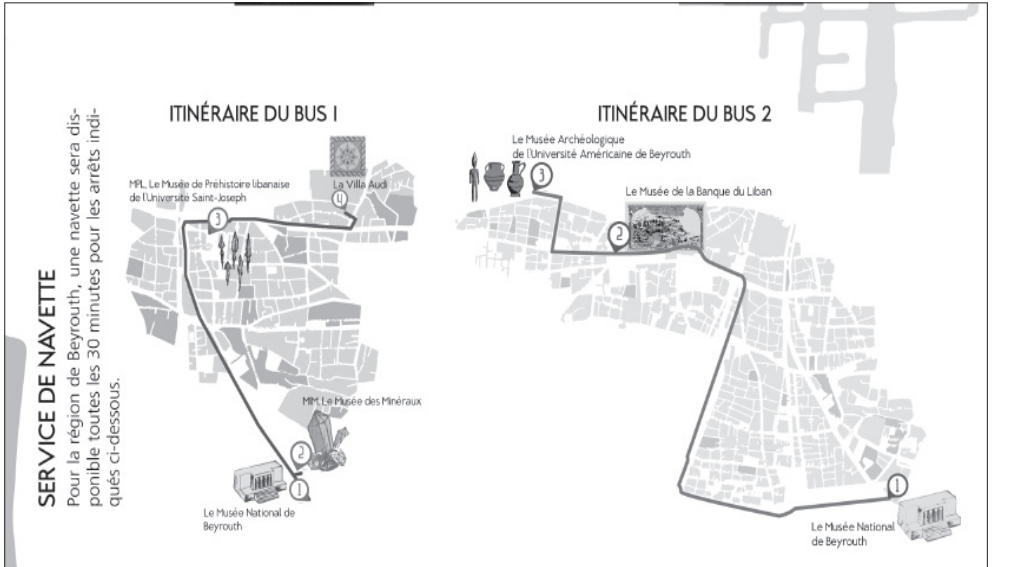
Le Musée du Catholicon arménien de Cilicie, à Antélias : il a ouvert ses portes en 1998. Sur trois étages, il rassemble des manuscrits et miniatures qui permettent de suivre quelques-uns des principaux moments de l'histoire de la miniature arménienne ; des monnaies d'argent et de cuivre anciennes, des pièces archéologiques qui reflètent l'art et la civilisation de l'Arménie ancienne ; des collections de tapis et de tapisseries et d'art moderne ainsi que des khatchkars, stèles commémoratives ou funéraires décorées d'une grande croix.

Le Musée des arméniens-catholiques de Bzoummar : installé au couvent Notre-Dame de Bzoummar, dans le Kesrouan, le musée a été inauguré le 5 juin 1966. L'Institut séculaire a su, au cours des années, collectionner et conserver avec soin de nombreux objets de valeur, en rapport avec la culture et l'histoire arméniennes. Ces objets représentent de beaux spécimens de l'art arménien, qui se rattachent à la glorieuse tradition culturelle du peuple arménien. Ce couvent constitue une parcelle de l'Arménie, perchée sur les hauteurs du Liban.

Le Musée ethnographique de l'Université de Balamand, Koura : les musées ethnographiques et historiques mettent en valeur l'importance de la mémoire, sa conservation et l'apprentissage qu'on peut en tirer. Ils nous permettent l'étude d'objets porteurs de leçons de nos ancêtres, une adaptation parfaite à leur environnement, un usage intelligent de leurs ressources naturelles, une vie respectueuse et en harmonie avec la nature. La reconnaissance de ces manifestations humaines modestes et discrètes valorise l'ingéniosité de la population locale et octroie à notre vie traditionnelle d'aujourd'hui sens et puissance au-delà du réel.

Pour assurer la visite de ces trois musées, une navette sera mise à disposition, avec inscription au préalable, de 8h à 16h au : 961 6 930250 ext. 1462.

De Beyrouth à Saïda - Le Musée national de Bey-



rout, rue de Damas : sarcofages, sculptures, bas-reliefs, mosaïques, bijoux, monnaies, céramiques sans oublier les fresques romaines qui décoraient les parois de la tombe de Tyr font du Musée national de Beyrouth un haut lieu de conservation du patrimoine archéologique libanais. Les collections qu'il comporte relatent les millénaires écoulés et témoignent du riche passé du Liban et des civilisations qui s'y sont succédé. Érigé en 1937, le musée a subi de lourds dommages durant la guerre civile et fut fermé jusqu'en 1997. Aujourd'hui, après une vaste opération de rénovation, il a recouvré toute son importance, en particulier du fait de ses collections phéniciennes.

MIM, le Musée des minéraux, campus de l'innovation et du sport (CIS), Université Saint-Joseph, rue de Damas : il présente la collection privée de Salim Eddé qui compte à ce jour plus de 1 600 minéraux provenant de 65 pays. Des chefs-d'œuvre façonnés par la nature depuis des millions d'années. Par la variété et la qualité de ses minéraux, cette collection est aujourd'hui considérée comme l'une des plus importantes collections privées au monde.

Le Musée de préhistoire : situé rue de l'Université Saint-Joseph, quartier Monnot, Achrafieh, le Musée de préhistoire libanaise a été créé à partir des collections des pères jésuites. Il expose le plus vieux patrimoine archéologique du

pays, qui relate près d'un million d'années d'histoire de l'homme au Liban.

La Villa Audi, rue Saint-Nicolas, Achrafieh : elle a été construite en 1910. Elle a abrité la direction générale de la Bank Audi de 1970 à 2000. Par la suite, le bâtiment a été affecté pour servir de lieu culturel et cela sous l'égide de la Fondation Audi. Ses locaux sont actuellement occupés par une partie de la « collection privée de mosaïques et d'objets anciens » de la Bank Audi. Ils sont disposés d'une manière à constituer une exposition didactique et permanente consacrée à l'art de la mosaïque. Cette exposition montre comment cet art a évolué au fil du temps et selon les différentes époques IIe-VIe siècle AD).

Le Musée archéologique de l'AUB : c'est le musée de l'Université américaine de Beyrouth, rue Bliss. Il est, après ceux du Caire et de Constantinople, le troisième plus ancien musée du Proche-Orient. Ce musée régional abrite des collections provenant de sept pays : Liban, Syrie, Palestine, Irak, Égypte et Chypre. Il couvre les périodes allant de la préhistoire jusqu'à l'époque islamique. Le musée a été entièrement rénové et rouvert au public en juin 2006.

Le Musée de la Banque du Liban : ouvert en novembre 2013, le Musée de la BDL, rue Hamra, comporte des collections rares et précieuses de

monnaies anciennes remontant au Ve siècle avant J-C ; une collection unique et complète de billets libanais de 1919 jusqu'à nos jours ainsi qu'une grande sélection de billets internationaux. Mais le musée n'est pas uniquement une exposition de monnaie, ce sont également des jeux interactifs qui permettent au visiteur de s'amuser tout en apprenant.

Le palais Debbané, rue Moutran, Saïda : il sera ouvert de 16h à 22h. Le palais Debbané fut construit en 1721 et classé monument historique en 1968. Cette demeure du XVIIIe siècle présente tous les éléments constitutifs du « dar » arabo-ottoman et témoigne d'une maîtrise parfaite de l'architecture à la manière de l'école de décoration damascène. La famille Debbané s'y installe en 1800 et en fait sa résidence jusqu'en 1978. La Fondation Debbané, créée en 1999, a pour objectif de restaurer le bâtiment et de le convertir en musée. Le palais est ouvert aux visiteurs tous les jours de 9h à 18h, sauf les vendredis.

Service de navette - Pour la région de Beyrouth, une navette sera disponible toutes les 30 minutes. Itinéraire du bus 1 : Musée national-Musée des minéraux-Musée de préhistoire-Villa Audi.

Itinéraire du bus 2 : Musée national-Musée de la Banque du Liban-Musée archéologique de l'Université américaine.

Opinion

L'ordre ou le désordre des ingénieurs et architectes de Beyrouth ?...

Il fut un temps au Liban où plus rien ne fonctionnait et tout était pourri jusqu'à la moelle, sauf un seul organisme (comme l'irréductible village gaulois) qui résistait toujours et encore à la désintégration et fonctionnait vraiment bien, c'était l'ordre des ingénieurs et architectes de Beyrouth.

Et ça, j'en suis témoin, étant inscrit au tableau de l'ordre depuis plus de trente ans. Je ne m'étais jamais plaint et je n'avais jamais entendu d'autres collègues se plaindre de n'importe quelle procédure ou autre service offert ou géré par l'organisme.

Tout fonctionnait très correctement et on venait dans les locaux de l'ordre pour se détendre des cauchemars que nous faisaient subir - toutes sans exception - les administrations étatiques et municipales en charge des formalités relatives aux permis de construire des lotissements, des services de l'urbanisme et tutti quanti...

Ce temps-là est malheureusement révolu, et ce havre de paix et d'organisation qu'était l'ordre des ingénieurs et architectes est devenu, à son tour, une espèce d'administration type « trou noir » ; tout est devenu compliqué, on a introduit des mécanismes pires que ceux en vigueur au Tanzim madani du caza d'à côté, pour ne pas les nommer tous.

L'enregistrement d'une formalité d'un permis banal de 1 400 m2, qui nous prenait un ou deux jours, avec le sourire, nous pren-

drait aujourd'hui disons un peu moins qu'une éternité,

1- Il faut faire signer à nos clients des liasses de papiers en trois exemplaires supposés protéger l'architecte et voilà que le client, terrorisé, demande à consulter un comité de juristes, pour à la fin n'accepter de signer les documents que si nous, architectes, lui signons simultanément un désistement immédiat de tous nos droits. Voilà le résultat d'une procédure qui voulait protéger l'architecte et nous voilà tous nus, sans aucune protection...

2- La vérification des signatures, l'architecte étant soupçonné par son propre ordre d'être un falsificateur de signatures, il faut faire authentifier par des hordes de notaires et autre moukhtars tous les documents contre des honoraires inattendus. Donc trois à quatre jours de formalités inutiles, car aucun moukhtar ne vérifie quoi que ce soit, se contentant de contresigner à tout va n'importe quoi contre 10 dollars la ligne ; et là, je ne suis plus un falsificateur car le moukhtar l'a dit !

3- L'Aviation civile : l'ordre nous ordonne, à Beyrouth, d'aller voir les autorités de l'Aviation civile si l'immeuble projeté est de nature, avec ses 9 étages à Achrafieh, à empêcher les coucous de l'aéroport de bien planer au-dessus de la capitale ; donc 10 à quinze jours supplémentaires,

plus dix allers-retours à l'AIB...

4- Les documents de l'urbanisme : au terme de ce périple, tous les certificats d'urbanisme deviennent périmés et il faut les refaire au Tanzim (chi Azim) avec 400 dollars à payer pour aller plus vite, soit au moins dix bonnes journées de prolongation de peine.

5- Le bureau de contrôle : cerise sur le gâteau, un des derniers présidents de l'ordre des architectes, voulant faire plaisir à une bande de copains, oblige tous les architectes des projets de plus de 35 mètres de haut de passer par le couperet des bureaux de contrôle qui n'ont ni la capacité ni le temps de gérer des milliers de permis, d'où une liste d'attente d'un mois. Et encore des tas de dollars à verser.

Je pourrai continuer mon énumération, si nous ne devions, moi et mes assistants, courir, faire des journées de queues pour tout simplement payer notre cotisation et notre assurance médicale, car le système informatique est saturé et en panne ; et plus personne ne répond au téléphone au siège de l'ordre car il y avait élection de représentants, autres copains à nourrir au frais de l'ordre.

Écoutez, chers lecteurs, je vous laisse et m'en vais m'inscrire à l'ordre de Tripoli, ils sont peut-être encore humains et modestes au Liban-Nord...

Sincèrement,

Paul ANTONIOS

Maman libanaise : battante à vie

En ce mois particulier, je voudrais rendre hommage à toutes les femmes libanaises et, en particulier, aux mères libanaises, que ce soit les Beyrouthines, les Sudistes ou les Nordistes. Peu importe leur choix professionnel, leur origine, ces femmes sont et resteront battantes dans un pays, certes joli à vivre et très accueillant, mais qui leur a fait endurer pas mal de souffrances.

Ces étres extraordinaires ont porté les brillants de ce pays, ont enduré les différentes guerres sans fléchir, sans fuir mais en faisant face avec un courage incroyable et une volonté fascinante. Ces femmes portent en elles les joies de leur famille, les fiertés de leurs enfants tout en restant dignes de la tâche qui leur est accordée.

Déjà, être une femme n'est pas toujours facile mais être femme et maman libanaise, à la fois, est un statut dur à gérer mais que ces femmes endossent avec courage, avec élégance et fierté. Regardez la générosité de ces femmes, leur accueil chaleureux et leur patience avec leur progéniture.

« Weyn el-mama ? » une question qu'on pose instinctivement à l'entrée de la maison. Non qu'on veuille quelque chose ou qu'on veuille lui demander un service mais rien que sa présence

Nationalités, difficultés

Vu l'agitation entretenue au sujet de la récupération de la nationalité libanaise par les émigrés et libanais de l'étranger, une réflexion s'impose : que les services de l'état civil commencent par enregistrer les enfants libanais nés à l'étranger. Par exemple : mon fils enregistré à Beiteddine habite New York et il est marié à une Américaine ; son mariage et sa femme ont été enregistrés à l'état civil, mais pas les enfants, une fille de 8 ans et un fils, bien qu'enregistrés en bonne et

nous rassure, nous met en confiance. Vous êtes-vous demandé combien de fois par jour vous dites maman ? Combien de fois on entend : « Mama badde masare », « Mama, ana dabra avec les amis », « Mama, j'ai une bonne note », « Mama, je vais te présenter mon chéri », « Mama, tu as fini mon kebbé ? » « Mama, comment fait-on le taboulé ? » etc.

Toujours après la maman même quand le père est là, nous avons tendance à lui demander : « Elle est où maman ? » même s'il peut nous rendre service à la place. C'est la base d'une famille, elle doit être la maman, la femme, la professionnelle, l'hôtesse accueillante, la police dans certains cas, l'amie confidente, les bras tendres et rassurants tout en essayant de se gérer elle-même en surmontant les aléas de la vie, la situation politique et économique du pays ainsi que, parfois, la perte d'un enfant ou d'un mari.

Alors, peu importe où qu'on soit, nous ne devons pas attendre la fête des Mères pour leur rendre hommage mais ça doit être tous les jours la fête des Mères - même si elle a déjà eu lieu - ces mamans, sans qui, nous ne serons pas arrivés dans la vie.

Noura METRI

La beauté

Une propriété innée qu'un objet possède sans partage ? Ou une valeur subjective, une couleur que l'observateur projette ? Je me rappelle d'un été dans notre campagne libanaise passé à disséquer l'expérience que je vivais plutôt que de contempler la beauté qui s'offrait à moi ! Puis, un jour, décollant de Beyrouth pour Paris, un hasard déclencha un souvenir qui fit couler une longue larme. Ce jour-ci, je compris ce qu'était la beauté. Dans le magazine du bord, un trop-plein d'images, un article discutant de « Caracalla » se détachait.

Et ce seul mot, inconnu de beaucoup, recrée un monde dans mon esprit. Ce mot me couvre d'un drap dans un lit imaginaire et me conte l'histoire du Liban. Plus que mise en scène, décors, coussins et tapis précieux, plus que chants du passé, café à la cardamome moulu, « eggal », abaya, « keffieh » et « mandils » qui tintent... Dans ce conte dont Caracalla m'enrobe, c'est la danse qui jaillit. Un Liban redessiné par les spectacles de la plus virtuose des troupes de danse Libanaise : Caracalla. Voyez-vous, Beyrouth, ville cosmopolite, aspirant à la joie malgré le poids du passé, prend corps dans le style de Caracalla : une mixture de danse classique, de chorégraphie contemporaine et de folklore oriental. C'est la rencontre entre l'Est et

l'Ouest. On utilise tous les alphabets des corps », résume Abdel Halim Caracalla. Mais c'est bien plus que cela, n'est-ce pas Abdel Halim ? Le mouvement est un langage universel. C'est le drapeau du monde. Sa nouvelle religion !

La beauté : propriété inaltérable ou valeur subjective ? Ni l'une ni l'autre. C'est un pont entre les deux. C'est tout ce qui, s'exprimant dans le monde extérieur spontanément, fait jaillir ce qu'il y a de plus beau en nous. La photo de la prima caracallienne et la larme sur ma joue. La beauté est un couple. La beauté est jumelle ou n'est pas.

L'avion accélère. Du hublot, je regarde mon Liban qui défile et me réjouis à l'idée des sourires des spectateurs de Caracalla aux festivals de Baalbeck. Qui parle politique ? Qu'est-il advenu de la question sempiternelle du territoire ? Un chef de guerre peut-il lever sa kalachnikov devant le sourire d'une danseuse ? Peut-on rester en colère face aux spectacles de la plus virtuose des troupes de danse Libanaise : Caracalla. Voyez-vous, Beyrouth, ville cosmopolite, aspirant à la joie malgré le poids du passé, prend corps dans le style de Caracalla : une mixture de danse classique, de chorégraphie contemporaine et de folklore oriental. C'est la rencontre entre l'Est et

Joya MADI